Document generated on 05/25/2025 2:42 a.m.

Études littéraires

# Jeanne Lapointe et Eva Kushner. Deux femmes chez les sociologues
# Jeanne Lapointe and Eva Kushner. Two women among sociologists

Lucie Robert

Volume 49, Number 1, 2020

Jeanne Lapointe

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1065513ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1065513ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de littérature, théâtre et cinéma de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)
1708-9069 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Robert, L. (2020). Jeanne Lapointe et Eva Kushner. Deux femmes chez les sociologues. *Études littéraires*, *49*(1), 25–40. https://doi.org/10.7202/1065513ar

Article abstract

In 1964, the colloquium organized by the journal *Recherches sociographiques*, under the theme *"Littérature et société canadiennes-françaises"*, brought together specialists responsible for assessing the state of French-Canadian literature, but also for initiating "a methodological debate that could lead to a fruitful dialogue between the aims of aesthetics and those of sociology". Two women were invited : Jeanne Lapointe from Laval University and Eva Kushner from McGill University. Neither of them were specialists in French-Canadian literature, nor did they practice an approach to criticism based on sociology, an approach to which they were then, in fact, rather hostile. This article questions the presence of these two women invited to comment on the proposals made by Clément Lockquell and Fernand Dumont, in a seemingly incongruous order (Kushner responding to Lockquell, Lapointe to Dumont). There is no doubt that the organizers acted there knowingly : more than anyone else, in fact, these two still young women, with distinct academic trajectories, present methodological approaches that, although conflicting in many respects, offended tradition and reflected the future directions of literary criticism in French Canada.

Tous droits réservés © Université Laval, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# Jeanne Lapointe et Eva Kushner. Deux femmes chez les sociologues

Lucie Robert

En février 1964 se tient le deuxième colloque organisé au Département de sociologie et d'anthropologie de l'Université Laval par la revue *Recherches sociographiques*, qui porte sur le thème « Littérature et société canadiennes-françaises ». Comme l'écrivent les organisateurs, Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau, dans l'avant-propos de la publication qui en découle : « Notre vaste interrogation de la société canadienne-française débutait par un examen de notre littérature[1]. » Le colloque réunit des intervenants chargés de dresser l'état des lieux de la littérature canadienne-française, mais aussi d'engager « un débat méthodologique qui pourrait donner lieu à de fructueux dialogues entre les visées de l'esthétique et celles de la sociologie[2]. » Deux femmes sont invitées au débat : Jeanne Lapointe, de l'Université Laval, et Eva Kushner, de l'Université Carleton à Ottawa. Ni l'une ni l'autre ne sont des spécialistes de la littérature canadienne-française, ni l'une ni l'autre ne pratiquent une approche de la critique qui s'approcherait de la sociologie, approche à laquelle elles sont alors, à vrai dire, plutôt hostiles. La présente étude s'interroge sur la présence là, à cet événement, de ces deux femmes, invitées à la toute dernière séance – la même séance pour les deux –, en vue de parvenir à une sorte d'arrêt sur image et de saisir la position institutionnelle qu'occupent alors Jeanne Lapointe et Eva Kushner, en miroir l'une de l'autre.

## Le colloque lui-même

Dans le premier numéro de la revue *Recherches sociographiques*, revue fondée en 1960 par le Département de sociologie de l'Université Laval, les directeurs annonçaient : « L'équipe de la revue espère […] organiser de temps en temps des sessions de travail sur les problèmes posés par la description sociographique[3]. » En 1962, dans l'avant-propos des actes du premier colloque, « Situation de la recherche sur le Canada français », les organisateurs ajoutaient : « Nous avons pensé que la première de ces rencontres devait tout naturellement donner lieu à un bilan

1 Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau, « Avant-propos », *Recherches sociographiques*, vol. V, nos 1-2 (1964), p. 7.

2 *Id.*

3 Cité par Fernand Dumont et Yves Martin, « Avant-propos », *Recherches sociographiques*, vol. III, nos 1-2 (1962), p. 7.

d'ensemble de la situation de la recherche sur le Canada français[4]. » Trois cents personnes, professeurs et étudiants, de Montréal, Ottawa et Québec, assistent et participent à ces assises dont les actes sont publiés en 1962 dans les pages de la revue.

Bien que l'on puisse faire remonter l'histoire de la sociologie aux premiers travaux de Léon Gérin sur « L'habitant de Saint-Justin », et bien que l'École des sciences sociales ait été fondée par le père Georges-Henri Lévesque en 1938, on ne peut pas parler de la sociologie en tant que discipline du savoir institué avant la création du Département de sociologie et de morale sociale – c'est alors son nom – en 1943, et même, si j'ose l'avancer, avant l'élimination de la notion de « morale sociale » comme programme d'action, ce qui advient en 1951, quand le Département, alors sous la direction de Jean-Charles Falardeau, devient le Département de sociologie tout court, mettant en valeur la conception scientifique (plutôt que morale) du travail universitaire fondé sur un objet et une approche théorique et méthodologique générale qui définissent son identité. En 1961, sous l'impulsion de Fernand Dumont, qui en est alors le directeur, le Département devient le Département de sociologie et d'anthropologie, appellation qui sera la sienne jusqu'en 1970[5]. Fernand Dumont aurait alors voulu, s'il y avait eu suffisamment de professeurs compétents disponibles, inclure également la psychosociologie, ce qui n'advient pas cependant. Spécialiser et concentrer aura ainsi été le travail de Falardeau ; ouvrir à de nouveaux enjeux sans revenir en arrière, celui de Dumont. Il y a donc encore pas mal de mouvement, voire de remous, qui agite la sociologie à la date qui nous intéresse.

Au cours de ces années, les sociologues de l'Université Laval restent néanmoins fidèles à une sociologie de l'action, qui aurait pour objectif non seulement de produire un savoir sur le monde environnant, mais de le comprendre et de le transformer. Or, le monde environnant cette sociologie est le Canada français et c'est donc sur ce terrain que s'ancre la démarche sociologique. Dans sa communication au premier colloque, « Situation de la recherche », Fernand Dumont s'interrogeait

---

4 *Id.*

5 Selon le site web du Département de sociologie de l'Université Laval [https://www.fss.ulaval.ca/sociologie]. Sur l'histoire du Département de sociologie de l'Université Laval, pour ces années, on lira : Jean-Charles Falardeau, « Antécédents, débuts et croissance de la sociologie au Québec », *Recherches sociographiques*, vol. XV, nos 2-3 (1974), p. 135-165 ; les travaux de Nicole Gagnon : « Les sociologues de Laval et les questions de culture : quelques jalons historiques », dans Georges-Henri Lévesque *et al.* (dir.), *Continuité et rupture. Les sciences sociales au Québec,* Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1984, p. 221-231 ; « Le Département de sociologie, 1943-1970 », dans Albert Faucher (dir.), *Cinquante ans de sciences sociales à l'Université Laval. L'histoire de la Faculté des sciences sociales (1938-1988)*, Sainte-Foy, Université Laval / Faculté des sciences sociales, 1988, p. 76-130 ; et « Des lignes de force à reconstituer dans notre tradition intellectuelle », *Mens. Revue d'histoire intellectuelle*, vol. IV, nº 2 (2004), p. 321-333 ; Jean Hamelin, *Histoire de l'Université Laval*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1995 ; Fernand Harvey, « Fernand Dumont et les études québécoises », dans Simon Langlois et Yves Martin (dir.), *L'Horizon de la culture. Hommage à Fernand Dumont*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1995, p. 487-497 ; Georges-Henri Lévesque, « La première décennie de la Faculté des sciences sociales à l'Université Laval », dans Georges-Henri Lévesque *et al.* (dir.), *Continuité et rupture*, *op. cit*, p. 51-63 ; Jean-Philippe Warren, *L'Engagement sociologique. La tradition sociologique du Québec francophone (1886-1955)*, Montréal, Boréal, 2003.

sur l'idée de société globale et mettait en valeur les mécanismes particuliers qui, selon lui, contribuent à la former (la société globale) puis à la maintenir. Il s'agit : a) des idéologies ; b) de l'appareil scolaire ; c) de l'État et de ses élites ; d) des classes sociales. La conclusion du premier colloque énonce donc déjà ce que sera le vaste programme de la sociologie lavallienne des années 1960, programme qui donnera notamment la collection d'ouvrages portant sur *Les Idéologies au Canada français*[6] (idéologies au pluriel), dont la conception même s'oppose à la vision que Marcel Rioux de l'Université de Montréal entretient à la même époque sur l'idéologie unique. Chez Rioux, le pluriel désigne la succession de ces idéologies uniques[7] ; chez Dumont, les idéologies cohabitent comme les classes sociales.

## Pourquoi la littérature ?

Mais pourquoi fallait-il donc que le deuxième colloque de la revue *Recherches sociographiques* portât sur la littérature plutôt que sur l'un ou l'autre des quatre thèmes qu'avait évoqués Dumont en guise de conclusion au colloque précédent ? Car même si, depuis plusieurs années, les sociologues responsables de l'organisation du colloque avaient élu domicile dans l'espace littéraire, Falardeau comme chercheur, « pour tenter d'y élucider le drame de l'arrivée en ville[8] », Dumont plus étroitement comme écrivain, j'ai toujours été un peu étonnée du fait que nul ne paraît trouver étrange que cette « vaste investigation de la société canadienne-française début[ât] par un examen de notre littérature » et encore plus par le fait qu'elle vise la « saisie d'une totalité sociale par la littérature[9] ».

Revenons à la liste des participants, car il faut bien reconnaître l'autre caractère singulier de ce colloque qui, tout en portant sur la littérature canadienne-française, omet d'en inviter les spécialistes, si l'on excepte Paul Wyczynski de l'Université d'Ottawa, qui prononce une interminable conférence d'ouverture où il fait l'état des travaux réalisés et en cours. Il y en avait pourtant quelques autres qu'on aurait pu inviter, depuis les plus âgés, comme Séraphin Marion (à la retraite depuis peu, mais encore actif), David M. Hayne, en poste à l'Université de Toronto depuis 1950, Gérard Tougas, dont *L'Histoire de la littérature canadienne-française* vient de paraître en 1960, ou encore Albert Le Grand, qui dirige alors plusieurs mémoires et thèses sur le sujet à l'Université de Montréal, jusqu'aux plus jeunes, Gérard Bessette

---

6 Fernand Dumont (dir.), *Les Idéologies au Canada français*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1971, 1973, 1978 et 1981, 4 vols.

7 Voir, par exemple, l'article de Marcel Rioux, « Sur l'évolution des idéologies au Québec », *Revue de l'Institut de sociologie*, vol. XLI, nº 1 (1968), p. 95-124.

8 Nicole Gagnon, « Les sociologues de Laval et les questions de culture : quelques jalons historiques », dans Georges-Henri Lévesque *et al.* (dir.) *Continuité et rupture*, *op. cit.*, p. 224.

9 Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau, *art. cit.*, p. 8. Dans son compte rendu des actes du colloque, Henri Tuchmaier répond laconiquement : « [J]e veux croire que la littérature a été interrogée en premier à cause de son importance » (« Littérature et société canadiennes-françaises », *Le Soleil*, 22 octobre 1964, p. 49). Guy Robert écrit : « On peut d'abord être étonné de l'importance qu'accordent les sociologues au phénomène littéraire, et pourtant la réflexion nous permet de deviner que la littérature témoigne, à sa façon, des préoccupations d'ordre intellectuel et spirituel d'une société » (« Un ensemble d'approximations », *Canadian Literature*, nº 25 [été 1965], p. 67).

et Monique Bosco par exemple qui ont l'un et l'autre soutenu une thèse dans ce domaine et qui sont en poste à ce moment-là, le premier à Kingston, la seconde à l'Université de Montréal[10]. Les organisateurs n'ont invité personne du Département d'études canadiennes de l'Université Laval, ni Luc Lacourcière, dont l'édition critique des poésies d'Émile Nelligan avait paru une dizaine d'années plus tôt[11], ni Marcel Trudel, qui avait publié un ouvrage sur *L'Influence de Voltaire au Canada*. En réalité, à l'exception de Paul Wyczynski, et sans doute Léopold Lamontagne alors doyen de la Faculté des lettres de l'Université Laval – mais peut-on ne pas inviter le doyen de la Faculté des lettres ? –, ne figure au programme du colloque aucun spécialiste d'histoire littéraire, dont Jean-Charles Bonenfant dira d'ailleurs qu'elle devrait être remplacée par une sociologie de la littérature du XIXe siècle qui s'intéresserait à la production, à la distribution et à la réception, mais pas aux œuvres elles-mêmes, qui ne peuvent être qu'insignifiantes.

En revanche, ont été invités plusieurs spécialistes de littérature française, notamment le médiéviste Benoit Lacroix, le rhétoricien Georges-André Vachon (encore professeur au Collège Sainte-Marie) ainsi qu'Eva Kushner qui vient alors de publier une thèse remarquée sur la littérature française contemporaine, bien qu'elle travaille aussi à un ouvrage sur la poésie de Rina Lasnier[12]. De tous les autres (sauf évidemment des sociologues), on peut dire qu'ils sont réunis par un trait commun : ce sont des critiques littéraires, parmi les plus en vue, qui commentent les œuvres contemporaines dans les médias (revues, journaux, radio et télévision). Tels sont Michel Van Schendel et Gilles Marcotte, ni l'un ni l'autre encore présents à l'université, Clément Lockquell et Jeanne Lapointe, tous deux professeurs à l'Université Laval, mais de littérature française[13], et connus, pour ce qui concerne la

10 Gérard Bessette, *Les Images dans la poésie canadienne-française*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1960 ; Monique Bosco, *L'Isolement dans le roman canadien-français*, Thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, 1953. Je veux bien admettre qu'il y a plusieurs raisons qui peuvent empêcher un professeur, une professeure de participer à un colloque. Le fait est que, dans le présent cas, il y a trop d'absence et surtout trop de cohérence dans les absences pour qu'elles soient toutes le fait du hasard.

11 Luc Lacourcière avait cependant été invité au précédent colloque, « Situation de la recherche au Canada français », 1962.

12 Eva Kushner, *Le Mythe d'Orphée dans la littérature française contemporaine*, Paris, A. G. Nizet, 1961 ; *Rina Lasnier*, Montréal, Fides (Écrivains canadiens d'aujourd'hui), 1964. À cette étape de sa carrière, Kushner a aussi publié *Patrice de la Tour du Pin*, Paris, Seghers, 1961.

13 Jeanne Lapointe était aussi une professeure de littérature canadienne-française. Cependant, Denis Saint-Jacques, qui l'a beaucoup appréciée, décrit ainsi son enseignement : « Je m'inscris à un cours de littérature québécoise dont elle est responsable. Et quelle littérature ! Au lieu des Octave Crémazie, Émile Nelligan, Louis Hémon ou Félix-Antoine Savard auxquels on aurait pu s'attendre, elle propose, en plus de la dernière œuvre d'André Langevin, *Les Frères Karamazov* de Fiodor Dostoïevski, un Russe, *The Sound and the Fury*, de William Faulkner, un Américain, et *The Power and the Glory* de Graham Greene, un Anglais. Au programme d'un cours de littérature canadienne-française » (Marie-José des Rivières, « La littérature comme objet social. Entretien avec Denis Saint-Jacques », dans Marie-Andrée Beaudet, Micheline Cambron et Lucie Robert [dir.], *La Littérature comme objet social II. Mélanges offerts à Denis Saint-Jacques*, Montréal, Éditions Nota bene, 2019, p. 219).

littérature canadienne, d'abord comme critiques. Le premier termine tout juste son mandat de doyen à la Faculté de commerce de l'Université Laval, mais il signe depuis plusieurs années la page littéraire du *Soleil*. De Jeanne Lapointe, Chantal Théry et Claudia Raby écrivent qu'elle forme alors « avec Robert Élie et Jean Le Moyne […] un remarquable trio de critiques littéraires à la radio puis à la télévision de Radio-Canada, de 1955 à 1960[14] ». Il en est de même des quelques écrivains, Hubert Aquin, Claude Jasmin, Jean Filiatrault, tous trois fort actifs dans les médias. On reconnaît là les réseaux propres à *Cité libre,* à *Liberté* et à Radio-Canada.

Cet étrange aréopage révèle à la fois les profondes ruptures épistémologiques qui séparent encore aujourd'hui les sociologues et les historiens, et les tout aussi profondes affinités qui réunissent les sociologues et les critiques autour de l'actualité littéraire. Il permet également de préciser les enjeux réels du colloque, au fond très peu préoccupé de littérature. Car aucune communication n'interroge un auteur singulier. À celui-ci on substituera des thèmes généraux : l'amour, la religion, la révolte. On ne trouve rien non plus sur la nation, le sentiment national et le nationalisme. Tout au plus lira-t-on les quelques remarques sur l'aliénation, énoncées par Marcel Rioux à partir des théories de Jacques Berque. Les communications ne remontent pas au-delà de la génération de *La Relève*. Sur cette génération, les organisateurs se sont expliqués. En 1959, Jean-Charles Falardeau avait publié dans *Cité libre* une « Lettre à [s]es étudiants » dans laquelle il racontait les effets de la crise économique, le chômage, la montée des droites nationalistes, la guerre. Il écrit : « Ni nos parents, ni nos professeurs de collège, ni nos professeurs d'université n'avaient su ou n'avaient voulu nous donner d'explications aux événements ni de réponse à nos interrogations[15]. » Fernand Dumont s'expliquera quelques années plus tard : « La génération des années 30 aura fait apparaître notre culture, notre société comme un immense naufrage historique. […] nous devons à la jeunesse de Garneau, de Laurendeau, d'Élie, de Le Moyne, de Gagnon, de bien d'autres », d'avoir fait l'effort de commencer « à parler enfin au niveau des consciences vivantes[16] ». C'est donc à cet état de crise – crise sociale, crise morale, que traduiraient les écrivains depuis 1930 – que les sociologues s'intéressent et ils ont visiblement convoqué celles et ceux des critiques qui partagent leur préoccupation. Les écrivains et les critiques invités au colloque, parmi lesquels Jeanne Lapointe et Eva Kushner, les deux seules

14 Chantal Théry et Claudia Raby, « Jeanne Lapointe : un art et une éthique du dialogue », *Recherches féministes*, vol. XXI, nº 1 (2008), p. 61.

15 Jean-Charles Falardeau, « Lettre à mes étudiants », *Cité libre*, nº 23 (mai 1959), p. 6. Dans son essai *Un supplément d'âme. Les intentions primordiales de Fernand Dumont (1947-1970)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1998, p. 41, Jean-Philippe Warren souligne la référence des sociologues et écrivains au silence de leurs pères, citant Dumont, Fernand Ouellette et Jacques Brault. Il rappelle également que, selon Dumont, la fondation de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval a été le point zéro entre un savoir hérité du passé, marqué par les vagues principes abstraits et le sentimentalisme, et l'avenir, caractérisé par la recherche positive. Voir p. 58.

16 Fernand Dumont, « Le temps des aînés », *Études françaises*, vol. V, nº 4 (novembre 1969), p. 470 et p. 472.

femmes de ce groupe[17], font partie de ceux et de celles chez qui les organisateurs ont vu « les promesses d'une parole neuve[18] » située « au niveau des consciences vivantes ».

## Questions de méthode. Eva Kushner

C'est à la dernière séance du colloque, intitulée « Les conflits et la complémentarité des méthodes », que la question méthodologique est le plus clairement posée. Car l'un des enjeux du colloque est de saisir la manière d'envisager l'œuvre littéraire. Dès l'introduction, les organisateurs avaient clairement annoncé que leur « sociologie ne cherch[ait] pas à réduire la littérature à un quelconque sous-produit des dynamismes sociaux[19] », que la société n'était pas pour eux un décor, mais un obstacle à l'écrivain qui devait la « contourner ou [la] lever pour réaliser son œuvre[20] ». La question qui se pose à eux, donc, est la suivante : si la littérature ne peut être ramenée à un phénomène de représentation, comment peut-on la lire d'un point de vue sociologique ?

La séance ouvre sur une communication de Clément Lockquell intitulée « Intuition et critique littéraire », dans laquelle le critique entend émettre « quelques réflexions sur la valeur critique de l'intuition et quelques vues sur l'intuition comme instrument de création[21] ». Celui-ci se trouve donc à prendre le contrepied de la méthode. « Mon propos comporte deux intentions : valoriser l'intuition comme un instrument de pénétration d'une œuvre, et considérer l'intuition critique comme un moyen de création supplémentaire[22]. » Il conclut : « Il semble […] que l'intention de la critique impressionniste soit plus ambitieuse et plus périlleuse que l'entreprise de la critique dite scientifique. À plus de libertés, plus grands dangers[23]. »

Le commentaire d'Eva Kushner est intitulé « Critique créatrice, critique responsable ». Eva Kushner a vingt ans de moins que Clément Lockquell (elle est de la même génération que Dumont) et elle est en début de carrière. Née à Prague en 1929, arrivée à Montréal en 1949, elle a étudié la philosophie puis la littérature à l'Université McGill où elle a soutenu sa thèse en 1956 avant d'être embauchée à l'Université Carleton en 1961, comme professeure de littérature française et de littérature comparée, disciplines auxquelles elle consacrera l'essentiel de sa carrière. Dans un hommage qu'il lui consacre, Wladimir Krysinski affirme qu'elle fut la première spécialiste de littérature comparée au Canada, à une époque où, écrit-il, « la nécessité du comparatisme s'imposait et cette nécessité devait se matérialiser

17 Pour ces années, je n'ai repéré que deux autres femmes qui enseignent la littérature dans les universités québécoises. Il s'agit de Nicole Deschamps, alors à l'Université McGill, et Monique Bosco, déjà à l'Université de Montréal.

18 Fernand Dumont, « Le temps des aînés », *art. cit.*, p. 472.

19 Marcel Fournier, « Littérature et sociologie au Québec », *Études françaises*, vol. XIX, nº 3 (hiver 1983), p. 8.

20 *Ibid.*, p. 7.

21 Clément Lockquell, « Intuition et critique littéraire », *Recherches sociographiques*, vol. V, nos 1-2 (1964), p. 205.

22 *Ibid.*, p. 208.

23 *Ibid.*, p. 215.

institutionnellement[24] », notamment en opposition au structuralisme émergent et à la nouvelle critique en vogue. Dès ses débuts, le travail de Kushner met en œuvre un postulat majeur, selon lequel l'historicité de la littérature est une valeur épistémologique, une matrice interprétative et la source d'un dialogue culturel qui agit comme médiateur entre les identités locales et universelles. C'est de ce point de vue qu'elle répond à Lockquell. Elle commence donc par encenser l'intuition puis elle écrit : « [L]'intuition comme instrument de création ne laisse pas de nous inspirer quelque inquiétude[25]. » Parce qu'elle ne mène pas à la connaissance, l'intuition « ne saurait se substituer à la connaissance historique[26] ». Elle ajoute que le critique doit « effectue[r] l'analyse de son propre univers et recense[r] ses responsabilités devant l'œuvre qu'il critique et la société pour laquelle il écrit[27] ». Son système de référence est d'abord essentiellement français et comprend les noms de Raymond Queneau, Henri Pichette, Paul Éluard, Aimé Césaire auxquels elle ajoute, à la fin de son intervention, Gatien Lapointe et Jacques Godbout, mais pas Rina Lasnier sur laquelle elle a pourtant commencé à travailler et avec laquelle elle entretient déjà une riche correspondance. Tout cela pour conclure que, si l'intuition a une fonction critique, c'est celle « de discerner les créateurs en herbe, de les faire connaître et dans une certaine mesure de les révéler à eux-mêmes[28]. » Bref, l'intuition reste une critique et n'atteint pas au savoir.

## Questions de méthode. Jeanne Lapointe

La proposition de Fernand Dumont, intitulée « La sociologie comme critique de la littérature », ouvre sur une sévère critique des approches sociologiques de la littérature qu'il qualifie d'« accablantes[29] » et il pose la nécessité « de remettre en question cette bizarre connivence d'une sociologie primaire et d'une critique trop pressée de conclure à la transcendance[30]. » Il énonce alors quelques propositions selon lesquelles : a) la fonction critique rejoindrait spontanément la méthode sociologique dans son effort de compréhension de l'œuvre littéraire ; b) que néanmoins, la littérature apparaît toujours fondée dans son originalité propre ; c) et que la méthode peut être inversée, c'est-à-dire que la littérature peut prétendre, à son tour, expliquer la sociologie. Rapprocher sociologie et critique littéraire « implique[rait donc] un renouvellement de nos conceptions de l'une et de l'autre[31] ». Pour illustrer sa communication, il rejette lui aussi dans l'insignifiance toute la littérature canadienne d'avant 1930, cite tour à tour les critiques français contemporains (Lucien Goldmann,

24 Wladimir Krysinski, « Eva Kushner : transversalité des souvenirs », *Revue de littérature comparée*, nº 346 (2012), p. 253.
25 Eva Kushner, « Critique créatrice, critique responsable », *Recherches sociographiques*, vol. V, nos 1-2 (1964), p. 218.
26 *Id.*
27 *Ibid.*, p. 219.
28 *Ibid.*, p. 224.
29 Fernand Dumont, « La sociologie comme critique de la littérature », *Recherches sociographiques*, vol. V, nos 1-2 (1964), p. 225.
30 *Ibid.*, p. 226.
31 *Id.*

Albert Béguin, Maurice Nadeau) et plusieurs écrivains français (de Pascal et Corneille jusqu'à Apollinaire et Léon-Paul Fargue) avant de conclure : « [S]ociologie et littérature nous apparaissent comme les deux explorations rigoureusement complémentaires qui nous donneront peut-être un jour ce qui serait, dans toute l'extension du terme, une anthropologie[32]. » On voit là, dans cette dernière phrase, ce qui a pu entraîner l'adhésion de Jeanne Lapointe qui, bien avant d'autres, a postulé que l'œuvre littéraire n'était que problème, que remise en question perpétuelle d'un état historique de société, et qui apprécie visiblement la volonté de Dumont d'éviter toute approche fondée sur un quelconque déterminisme.

Son commentaire ouvre d'ailleurs sur la célébration d'« un certain œcuménisme intellectuel[33] » qu'elle apprécie sans doute parce que, comme l'écrit Claudia Raby, « les objectifs du colloque rejoignent la pratique citélibriste quant à la conception du produit culturel comme outil d'examen social[34]. » Le commentaire de Jeanne Lapointe doit donc être situé en regard de sa pratique de la critique en revue, dans *cette revue-là* faut-il préciser, plus peut-être que sur la pratique d'une analyse littéraire inscrite dans les domaines du savoir, eux-mêmes liés aux enjeux de la recherche. Car, contrairement à Eva Kushner, Jeanne Lapointe n'a jamais soutenu de thèse. Son parcours scolaire fut en effet semé des embûches qui entravaient alors la formation scolaire des filles et c'est de manière continue qu'après son baccalauréat, elle a pu parfaire sa formation d'abord à l'École des sciences sociales, puis en linguistique à la Sorbonne et à l'École libre des Hautes Études. En février 1964, après avoir siégé quelques années à la Commission royale d'enquête sur l'enseignement dans la province de Québec, dite Commission Parent, elle revient à l'enseignement de la littérature à l'Université Laval, où elle a déposé quelques années plus tôt, à la Commission du programme de la Faculté des arts, un remarqué rapport intitulé « Humanisme et humanités » (1958), dans lequel elle défendait le libre exercice de la pensée critique. Comme critique littéraire, sa pratique est plus proche alors de celle de Lockquell que de celle de ses autres collègues, y compris dans cet exercice qu'elle partage avec lui qui mène à la rencontre et la formation des jeunes écrivains. Ainsi en est-il du rôle joué par Lockquell auprès de Gatien Lapointe, et de Jeanne Lapointe auprès des femmes surtout, Marie-Claire Blais et Anne Hébert notamment.

Il y a donc une très nette forme de reconnaissance et de légitimation quand Dumont, sociologue bardé de diplômes et formé en Europe, soumet sa proposition méthodologique à son aînée (lui est né en 1927; elle en 1915), à son aînée sans titre et sans grade, mais dont le jugement semble lui importer plus que tout. Lapointe accepte en retour d'explorer des terrains dont elle est moins familière et, le souligne encore Claudia Raby, cet effort « fera advenir des interrogations chez Lapointe qui devra réévaluer sa méthode et ses critères à la lumière de nouvelles perspectives[35] ». C'est

32 *Ibid.*, p. 240.
33 Jeanne Lapointe, « Commentaire », *Recherches sociographiques*, vol. V, nos 1-2 (1964), p. 241.
34 Claudia Raby, *Le Parcours critique de Jeanne Lapointe*, Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 2007, p. 48.
35 *Id.*

dans un article intitulé « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », qu'elle publiait dans *Cité libre* en 1954[36], que Lapointe a jeté les fondements d'une lecture à saveur sociologique sur lesquels elle revient dans son commentaire, car elle doute de sa pertinence : « [P]our la littérature canadienne, écrit-elle, le nombre réduit des œuvres permet une exploration complète ; mais justement, dans un nombre d'œuvres aussi restreint, les fréquences de thèmes sont-elles vraiment concluantes ou ne s'agit-il que de hasards[37] ? » Après avoir posé rapidement que l'individu (ou l'unicité), l'insolite, le non-référentiel sont irréductibles à l'analyse sociologique qui ne s'intéresserait qu'à « ce que les écrivains eux-mêmes considèrent comme des banalités », elle propose de déployer une « symbolique des structures conscientes et inconscientes [des œuvres], sorte de musée imaginaire des formes littéraires, où se trouverait cernée d'un peu plus près l'essence de la littérature[38] ». Par le caractère itératif envisagé (la symbolique), le syntagme « structures conscientes et inconscientes » renvoie ici à ce qui est encore une forme de structuralisme orthodoxe qui assimile les structures symboliques de l'œuvre littéraire au système de la langue (un modèle proche de celui de Lucien Goldmann), mais qui, ouvrant sur la notion d'inconscient, va la conduire à terme sur la voie de la psychanalyse[39] en tant que mode d'appréhension de l'œuvre littéraire, qu'elle va déployer plus avant dans les décennies qui suivent, jusqu'à la fondation du Cercle de littérature et psychanalyse vers 1968. Revenant sur les travaux réalisés au cours des années qui suivent immédiatement le colloque « Littérature et société canadiennes-françaises », Nicole Gagnon témoigne de la démarche qui était alors celle d'un Fernand Dumont en quête d'une méthode d'analyse qui lui permettrait non de « préserver l'esprit de la contamination idéologique par l'objectivation [mais] atteindre "ce à quoi rêvent les collectivités"[40] » et que la seule approche qui répondait à cette interrogation était la psychanalyse.

---

36 Jeanne Lapointe, « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », *Cité libre*, nº 10 (octobre 1954), p. 17-36. À cet article répondent Félix-Antoine Savard et Pierre Gélinas. Voir mon article « Sociocritique et modernité au Québec », *Études françaises*, vol. XXIII, nº 3 (hiver 1987), p. 31-41, ainsi que mon ouvrage *L'Institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval (Vie des lettres québécoises), 1989, p. 207-211 ; Presses de l'Université Laval (À propos), 2019, p. 194-198. Voir aussi Claudia Raby, *op. cit.*, p. 27-44.

37 Jeanne Lapointe, « Commentaire », *art. cit.*, p. 243.

38 *Ibid.*, p. 243-244.

39 Les séminaires de Jacques Lacan commencent en 1952 et Jeanne Lapointe y aurait assisté au cours de ses voyages en Europe. Chantal Théry et Claudia Raby (*art. cit.*) affirment que la psychanalyse est présente dans les notes de cours de Jeanne Lapointe depuis 1958, mais aucun texte publié n'y fait directement référence avant celui-ci. Le Cercle de littérature et psychanalyse de l'Université Laval est fondé à peu près quand arrive au Département des littératures de l'Université Laval le professeur Raymond Joly, et il est rattaché à l'Institut des sciences humaines, dont les premières publications sont de 1969.

40 Nicole Gagnon, « Les sociologues de Laval et les questions de culture : quelques jalons historiques », dans Georges-Henri Lévesque *et al.* (dir.), *Continuité et rupture*, *op. cit.*, p. 225.

## L'université en mutation

L'organisation du colloque, la liste des participants et la nature des communications montrent combien l'université est alors en transformation. Entre Jeanne Lapointe et Eva Kushner, il y a un monde, dont ni l'une ni l'autre ne sont responsables, mais qui indique mieux que tout commentaire que je pourrais ajouter combien la Deuxième Guerre mondiale a modifié tant l'accès des femmes au savoir que les modes de constitution de ce savoir. Ces deux femmes sont séparées par une génération (elles ont près de quinze années de différence), comme le sont également leurs confrères Lockquell et Dumont (qui ont près de vingt ans de différence). Les plus âgés, Lockquell et Lapointe, ont un parcours scolaire en dents de scie. Le premier, parce que d'un milieu modeste, n'a pas bénéficié des avantages garantis aux prêtres réguliers, jésuites (comme Georges-André Vachon) ou dominicains (comme Benoit Lacroix). Il est membre d'une communauté vouée à l'enseignement, les Frères des écoles chrétiennes qui sont aussi ceux qui ont pris en charge la formation secondaire préuniversitaire, seule autre voie d'accès à l'université hors du cours classique ; c'est ce qui le mènera au décanat de la Faculté de commerce de l'Université Laval[41]. Bien que d'un milieu aisé, Jeanne Lapointe, parce qu'elle est une femme, se voit elle aussi entravée dans sa formation scolaire[42] et, étant tout de même parvenue à la formation supérieure, entre comme professeure à l'Université Laval par le biais des cours d'été de français, offerts à la francophonie d'Amérique en période de guerre. On le voit, la trajectoire universitaire des deux aînés passe par les marges de l'université. Or, ce sont ces deux-là que les sociologues ont invités à discuter de méthode.

Les plus jeunes, Kushner et Dumont, témoignent d'une université moderne. Leur parcours scolaire est conforme aux standards actuels : baccalauréat, licence, maîtrise, doctorat en suite continue (pourtant le parcours n'a pas dû être simple, ni pour l'une, dans l'immédiat après-guerre ; ni pour l'autre, d'origine modeste[43]).

---

41 Rappelons que, à cette date, certaines facultés universitaires (commerce, agronomie, génie et foresterie) admettent des étudiants qui n'ont pas fait leur cours classique. L'enseignement dit « préuniversitaire » assure une formation générale correspondant aux années plus avancées du cours secondaire, sans latin ni grec. Trois écoles des Frères des écoles chrétiennes (Québec, Montréal et Trois-Rivières) offrent les premières années du cours préuniversitaire dès 1929, qui sont autrement prises en charge par les universités elles-mêmes. Au cours des années 1940 et 1950, au fur et à mesure que se développe au Québec le cours secondaire public, ces années progressivement sont réduites en nombre, pour être finalement intégrées aux programmes des Collèges d'enseignement général et professionnel (Cégep) à partir de 1968. Au cours des années qui nous intéressent ici, les conditions d'admission à la Faculté de commerce de l'Université Laval sont équivalentes à celles qui ont cours à l'École des Hautes Études commerciales de l'Université de Montréal. Voir Denis Saint-Jacques et Lucie Robert (dir.), *La Vie littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2019, t. VI, p. 49.

42 Le sociologue Gabriel Gagnon, frère de Nicole et neveu de Jeanne Lapointe, signale quelques-unes des difficultés qu'elle a pu rencontrer, dans son autobiographie, *De* Parti pris *à* Possibles. *Souvenirs d'un intellectuel rebelle, 1936-2016*, Montréal, Varia, 2018, p. 20-21.

43 Sur Eva Kushner, voir Wladimir Krysinski, *art. cit.* Sur Fernand Dumont, voir *Récit d'une émigration. Mémoires*, Montréal, Boréal, 1997, et Jean-Philippe Warren, *Un supplément d'âme. Les intentions primordiales de Fernand Dumont (1947-1970)*, *op. cit.*

Telle est également leur carrière professionnelle, marquée par une grande stabilité. L'*habitus* professionnel qui en découle les entraîne aux questions de méthode et à la réflexion épistémologique. Dans l'organisation du colloque, il y a quelque chose de pervers à demander à l'universitaire avec doctorat et poste régulier, qui est aussi une des plus jeunes intervenantes, de commenter la proposition du journaliste-professeur, qui est aussi l'un des plus âgés. Clément Lockquell n'avait aucune chance. En revanche, demander à la critique-professeure de commenter la proposition de l'universitaire avec doctorat, lui confère à elle un prestige et une autorité qu'elle avait peut-être déjà, disons à *Cité libre* et peut-être même dans l'espace public, mais qu'elle aura certainement désormais dans son milieu propre, celui des études littéraires à l'université.

Ces quatre universitaires ont en commun de partager une forme d'exil, exil géographique, culturel et social, que Fernand Dumont nomme lui-même « l'échappée sur le songe de la culture[44] », c'est-à-dire qu'ils ont quitté leur quartier, leur village, leur classe, leur pays ou leur genre et accepté tant la distance que la rupture avec leur milieu d'origine ou au moins avec ses valeurs. Leur engagement dans la recherche montre néanmoins une forme de solidarité avec les petits, les obscurs et les sans-grade, ouvriers et paysans pour Dumont[45], écrivains en devenir pour Lockquell et Lapointe, femmes pour Lapointe en particulier. Peut-on lire de la même manière l'intérêt que Kushner porte aux écrivains québécois, sa patrie d'adoption, et son engagement dans la littérature comparée, témoin d'une forme d'universalisme qu'on peut dès lors concevoir comme une des formes de résolution des conflits issus de la Seconde Guerre mondiale ? Tous les quatre se sont en tout cas reconnus mutuellement et ils travaillent conjointement, quoiqu'ils n'en soient pas tous également conscients, à la modernisation de l'université en tant qu'institution de recherche.

Rien ne marque mieux l'effet de rupture qu'entraîne ce colloque dans les études littéraires que la réception critique qu'en font les journaux, au quotidien. Car nous sommes encore à l'époque où les journaux et revues témoignent de ces rencontres universitaires de la même manière qu'ils rendent compte d'une représentation théâtrale ou d'un événement mondain. Jean Marcel, lui-même futur professeur à l'Université Laval, affirme : « On ne dira jamais assez combien ce colloque aura été important dans l'histoire des études sur les lettres québécoises[46]. » Tout en soulignant l'intérêt des travaux historiques dans ce domaine, citant pour l'occasion les écrits de Paul Wyczynski et Réginald Hamel, travail essentiel mais insuffisant à ses yeux, il note que « le colloque révèle que sur le plan de la sociologie littéraire, la critique

44 Selon l'expression de Jean-Philippe Warren, *ibid.*, p. 28.

45 « Chez le clinicien comme chez l'historien, la compréhension n'est plus uniquement une *méthode* ; elle est aussi une *pratique de la solidarité* que les hommes entretiennent entre eux » (Jean-Philippe Warren, *ibid.*, p. 99) ; les italiques sont de Warren qui cite Fernand Dumont, *L'Anthropologie en l'absence de l'homme*.

46 Jean Marcel, « Chroniques. Les écrits et les livres. Lettres et littérature », *L'Action nationale*, vol. XXIV, nº 4 (décembre 1964), p. 389. Sous son nom véritable, Jean-Marcel Paquette fera par la suite carrière comme spécialiste de la littérature médiévale au Département des littératures de l'Université Laval.

québécoise n'a pas encore commis de travaux sérieux[47] ». De son point de vue, le colloque « nous a donné […] l'occasion d'établir ce que l'on pourrait appeler la première véritable synthèse des vues sur nos lettres et notre littérature[48] ». Ce jugement, prononcé avec compétence et acuité, n'empêche cependant pas l'auteur de ne porter qu'une attention distraite aux questions de méthode, s'attardant peu aux propos de Jeanne Lapointe, qu'il confond avec Jeanne Sauvé, et ignorant entièrement l'intervention d'Eva Kushner. Les autres comptes rendus publiés dans les journaux et les revues à propos du colloque *in situ* ou de sa version publiée[49] sont à l'avenant. Rares sont ceux et celles qui ont assisté à plus d'une séance (c'est-à-dire à plus d'une demi journée) de discussion et de délibération. Les journalistes relèvent certains éléments d'interprétation, citant au passage une phrase entendue, un titre mentionné, et, tel Guy Robert, ils relaient le projet d'une lecture nouvelle de la littérature canadienne-française : « [D]es travaux comme celui-ci nous sont absolument nécessaires et, quand ils sont conduits dans cette perspective, ils ne peuvent être que les bienvenus[50]. » Les enjeux scientifiques échappent cependant à la description journalistique, qui ne prend pas acte de la cohérence des corpus étudiés, cohérence créée par une périodisation qui introduit l'idée d'une modernité littéraire née de la fracture causée par la Crise économique des années 1930, et encore moins des propositions méthodologiques qu'elle s'abstient de discuter. Tout au plus trouvera-t-on un commentaire général sur les propositions de Fernand Dumont, qui à titre d'organisateur attire davantage l'attention, et dont Roger Duhamel écrira qu'elles sont parfois « plus ingénieuses que convaincantes[51] ». Il est vrai que ces choses ne sont pas du ressort de la presse, mais par là précisément elles témoignent d'une université en mutation, une université qui, comme l'écrit Marcel Fournier, remet en question

47 *Ibid.,* p. 391.

48 *Ibid.,* p. 398.

49 Outre celui de Jean Marcel, déjà cité, j'ai relevé les comptes rendus suivants du colloque : Anonyme, « Contrairement aux écrivains canadiens-français du siècle dernier, nos contemporains sont libres d'aborder des thèmes de leur choix », *Le Soleil*, 2 mars 1964, p. 6 ; Jean Éthier-Blais, « La critique doit être prémonitoire », *Le Devoir*, 9 mai 1964, p. 9 ; Évelyn Gagnon, « Jean-Charles Falardeau fait le portrait de l'univers littéraire du Québec », *Le Devoir*, 29 février 1964, p. 5 ; « Essai d'interprétation de MM. Van Schendel, Marcotte et Filiatrault. L'amour, la religion et la révolte dans nos lettres », *id.* ; « Au colloque : "Littérature et société canadiennes-françaises". Il faut retrouver les liens qui unissent notre littérature à son passé et aux autres peuples », *Le Devoir*, 2 mars 1964, p. 5 ; « Deux méthodes de critique : l'intuition et la sociologie », *id.* ; Gilles Marcotte, « La littérature, la sociologie, Germaine Guèvremont », *La Presse*, supp., 7 mars 1964, p. 6. Sur les actes publiés, outre les articles de Henri Tuchmaier et Guy Robert déjà cités, j'ai relevé les comptes rendus suivants : Roger Duhamel, « *Recherches sociographiques*, vol. V, nos 1-2 (1964), "Littérature et société" », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XVIII, nº 4 (mars 1965), p. 608-610 ; Gilles Marcotte, « Les livres canadiens-français sous la loupe de quelques sociologues », *La Presse*, supp., 30 janvier 1965, p. 8 ; Paul-Émile Roy, « Littérature et société canadiennes-françaises », *Lectures*, juin 1965, p. 278-279.

50 Guy Robert, *art. cit.*, p. 69.

51 Roger Duhamel, *art. cit.*, p. 610.

toute la « tradition lettrée[52] », en renonçant aux conférences publiques et autres activités mondaines, pour se concentrer sur la recherche de pointe, qui a éliminé les grands récits de synthèse au profit des discussions épistémologiques, qui en a terminé avec toutes les approches dogmatiques ou moralistes qui avaient caractérisé les humanités universitaires jusque-là. Pour rendre compte de ces nouvelles avenues, il faudra une presse d'un autre genre. Le colloque advient donc comme un premier interprétant, juste avant la fondation, l'année suivante, de la revue *Études françaises*, première des revues universitaires consacrées à la recherche littéraire[53].

De ce point de vue, le colloque « Littérature et société canadiennes-françaises » aura contribué à sortir la recherche sur la littérature canadienne de son ronron, à la propulser dans la modernité scientifique, en mettant à profit l'hétérodoxie de ses marges les plus iconoclastes. Les intervenants plus âgés sont issus des lieux qui, marginalisés par l'institution, vont néanmoins la révolutionner en ouvrant l'enseignement universitaire aux femmes et aux diplômés de l'école publique, mais aussi en favorisant la carrière littéraire de plusieurs nouveaux écrivains. Les intervenants plus jeunes vont ancrer les études littéraires dans la réflexion épistémologique et les questions de méthode, en puisant ce qu'il faut puiser aux disciplines proches, comme la sociologie et la psychanalyse, aux corpus étrangers, ce que fait la littérature comparée, en se concentrant sur la production contemporaine au détriment de la réflexion historique. Au confluent de ces deux modèles, portant en elles le devenir de ces recherches littéraires, qu'elles contribueront à développer et à diffuser, mais pas tellement dans une approche sociologique, se trouvent deux femmes, Jeanne Lapointe et Eva Kushner, qui sont en fait les deux seules spécialistes alors présentes à avoir été invitées pour discuter des enjeux méthodologiques que soulève l'analyse des corpus littéraires contemporains et, par là, à la différence de leurs collègues masculins, elles se tournent vers l'avenir. Tout le reste, pourrait-on dire, n'a été que diplomatie.

52 Marcel Fournier, *art. cit.*, p. 6. Dans cet article Fournier souligne le rôle que le présent colloque a pu jouer dans le développement de la sociologie québécoise. Je m'en tiens, pour ma part, aux études littéraires.

53 Comme l'écrit Nicole Fortin : « À l'apparition d'une "littérature qui se fait", selon les mots de Gilles Marcotte [dont l'ouvrage éponyme *Une littérature qui se fait* est paru en 1962], correspond une "critique qui se fait", ainsi que l'indique le titre du premier article de Laurent Mailhot dans *Études françaises* : "Une littérature qui se fait […] doit être une littérature dont on parle" ». Voir *Une littérature inventée. Littérature québécoise et critique universitaire (1965-1975)*, Québec, Presses de l'Université Laval (Vie des lettres québécoises), 1994, p. 2.

# Références


Anonyme, « Contrairement aux écrivains canadiens-français du siècle dernier, nos contemporains sont libres d'aborder des thèmes de leur choix », *Le Soleil*, 2 mars 1964, p. 6.

Bessette, Gérard, *Les Images dans la poésie canadienne-française*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1960.

Bosco, Monique, *L'Isolement dans le roman canadien-français*, Thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, 1953.

des Rivières, Marie-José, « La littérature comme objet social. Entretien avec Denis Saint-Jacques », dans Marie-Andrée Beaudet, Micheline Cambron et Lucie Robert (dir.), *La Littérature comme objet social II. Mélanges offerts à Denis Saint-Jacques*, Montréal, Éditions Nota bene, 2019, p. 217-234.

Duhamel, Roger, « *Recherches sociographiques*, vol. V, nos 1-2 (1964), "Littérature et société" », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XVIII, nº 4 (mars 1965), p. 608-610.

Dumont, Fernand, *Récit d'une émigration. Mémoires*, Montréal, Boréal, 1997.

———, « Le temps des aînés », *Études françaises*, vol. V, nº 4 (novembre 1969), p. 467-472.

———, « La sociologie comme critique de la littérature », *Recherches sociographiques*, vol. V, nos 1-2 (1964), p. 225-240.

——— (dir.), *Les Idéologies au Canada français*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1971, 1973, 1978 et 1981, 4 vol.

Dumont, Fernand et Jean-Charles Falardeau, « Avant-propos », *Recherches sociographiques*, vol. V, nos 1-2 (1964), p. 7-8.

Dumont, Fernand et Yves Martin, « Avant-propos », *Recherches sociographiques*, vol. III, nos 1-2 (1962), p. 7-8.

Éthier-Blais, Jean, « La critique doit être prémonitoire », *Le Devoir*, 9 mai 1964, p. 9.

Falardeau, Jean-Charles, « Antécédents, débuts et croissance de la sociologie au Québec », *Recherches sociographiques*, vol. XV, nos 2-3 (1974), p. 135-165.

———, « Lettre à mes étudiants », *Cité libre*, nº 23 (mai 1959), p. 4-14.

Fortin, Nicole, *Une littérature inventée. Littérature québécoise et critique universitaire (1965-1975)*, Québec, Presses de l'Université Laval (Vie des lettres québécoises), 1994.

Fournier, Marcel, « Littérature et sociologie au Québec », *Études françaises*, vol. XIX, nº 3 (hiver 1983), p. 5-18.

Gagnon, Évelyn, « Au colloque : "Littérature et société canadiennes-françaises". Il faut retrouver les liens qui unissent notre littérature à son passé et aux autres peuples », et « Deux méthodes de critique : l'intuition et la sociologie », *Le Devoir*, 2 mars 1964, p. 5.

———, « Jean-Charles Falardeau fait le portrait de l'univers littéraire du Québec », et « Essai d'interprétation de MM. Van Schendel, Marcotte et Filiatrault. L'amour, la religion et la révolte dans nos lettres », *Le Devoir*, 29 février 1964, p. 5.

Gagnon, Gabriel, *De* Parti pris *à* Possibles. *Souvenirs d'un intellectuel rebelle, 1936-2016*, Montréal, Varia, 2018.

GAGNON, Nicole, « Des lignes de force à reconstituer dans notre tradition intellectuelle », *Mens. Revue d'histoire intellectuelle*, vol. IV, nº 2 (2004), p. 321-333.

———, « Le Département de sociologie, 1943-1970 », dans Albert FAUCHER (dir.), *Cinquante ans de sciences sociales à l'Université Laval. L'histoire de la Faculté des sciences sociales (1938-1988)*, Sainte-Foy, Université Laval / Faculté des sciences sociales, 1988, p. 76-130.

———, « Les sociologues de Laval et les questions de culture : quelques jalons historiques », dans Georges-Henri LÉVESQUE *et al.* (dir.), *Continuité et rupture. Les sciences sociales au Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1984, p. 221-231.

HAMELIN, Jean, *Histoire de l'Université Laval*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1995.

HARVEY, Fernand, « Fernand Dumont et les études québécoises », dans Simon LANGLOIS et Yves MARTIN (dir.), *L'Horizon de la culture. Hommage à Fernand Dumont*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1995, p. 487-497.

KRYSINSKI, Wladimir, « Eva Kushner : transversalité des souvenirs », *Revue de littérature comparée*, nº 346 (2012), p. 253-256.

KUSHNER, Eva, « Critique créatrice, critique responsable », *Recherches sociographiques*, vol. V, nos 1-2 (1964), p. 216-224.

———, *Rina Lasnier*, Montréal, Fides (Écrivains canadiens d'aujourd'hui), 1964.

———, *Le Mythe d'Orphée dans la littérature française contemporaine*, Paris, A. G. Nizet, 1961.

———, *Patrice de la Tour du Pin*, Paris, Seghers, 1961.

LAPOINTE, Jeanne, « Commentaire », *Recherches sociographiques*, vol. V, nos 1-2 (1964), p. 241-244.

———, « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », *Cité libre*, nº 10 (octobre 1954), p. 17-36.

LÉVESQUE, Georges-Henri, « La première décennie de la Faculté des sciences sociales à l'Université Laval », dans Georges-Henri LÉVESQUE *et al.* (dir.), *Continuité et rupture. Les sciences sociales au Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1984, p. 51-63.

LOCKQUELL, Clément, « Intuition et critique littéraire », *Recherches sociographiques*, vol. V, nos 1-2 (1964), p. 205-215.

MARCEL, Jean, « Chroniques. Les écrits et les livres. Lettres et littérature », *L'Action nationale*, vol. XXIV, nº 4 (décembre 1964), p. 389-398.

MARCOTTE, Gilles, « Les livres canadiens-français sous la loupe de quelques sociologues », *La Presse*, supp., 30 janvier 1965, p. 8.

———, « La littérature, la sociologie, Germaine Guèvremont », *La Presse*, supp., 7 mars 1964, p. 6.

RABY, Claudia, *Le Parcours critique de Jeanne Lapointe*, Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 2007.

RIOUX, Marcel, « Sur l'évolution des idéologies au Québec », *Revue de l'Institut de sociologie*, vol. XLI, nº 1 (1968), p. 95-124.

ROBERT, Guy, « Un ensemble d'approximations », *Canadian Literature*, nº 25 (été 1965), p. 67-69.

ROBERT, Lucie, *L'Institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval (Vie des lettres québécoises), 1989 ; Presses de l'Université Laval (À propos), 2019.

———, « Sociocritique et modernité au Québec », *Études françaises*, vol. XXIII, nº 3 (hiver 1987), p. 31-41.

Roy, Paul-Émile, « Littérature et société canadiennes-françaises », *Lectures*, juin 1965, p. 278-279.

Saint-Jacques, Denis et Lucie Robert (dir.), *La Vie littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2019, t. VI.

Théry, Chantal et Claudia Raby, « Jeanne Lapointe : un art et une éthique du dialogue », *Recherches féministes*, vol. XXI, nº 1 (2008), p. 59-78.

Tuchmaier, Henri, « Littérature et société canadiennes-françaises », *Le Soleil*, 22 octobre 1964, p. 49.

Warren, Jean-Philippe, *L'Engagement sociologique. La tradition sociologique du Québec francophone (1886-1955)*, Montréal, Boréal, 2003.

———, *Un supplément d'âme. Les intentions primordiales de Fernand Dumont (1947-1970)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1998.